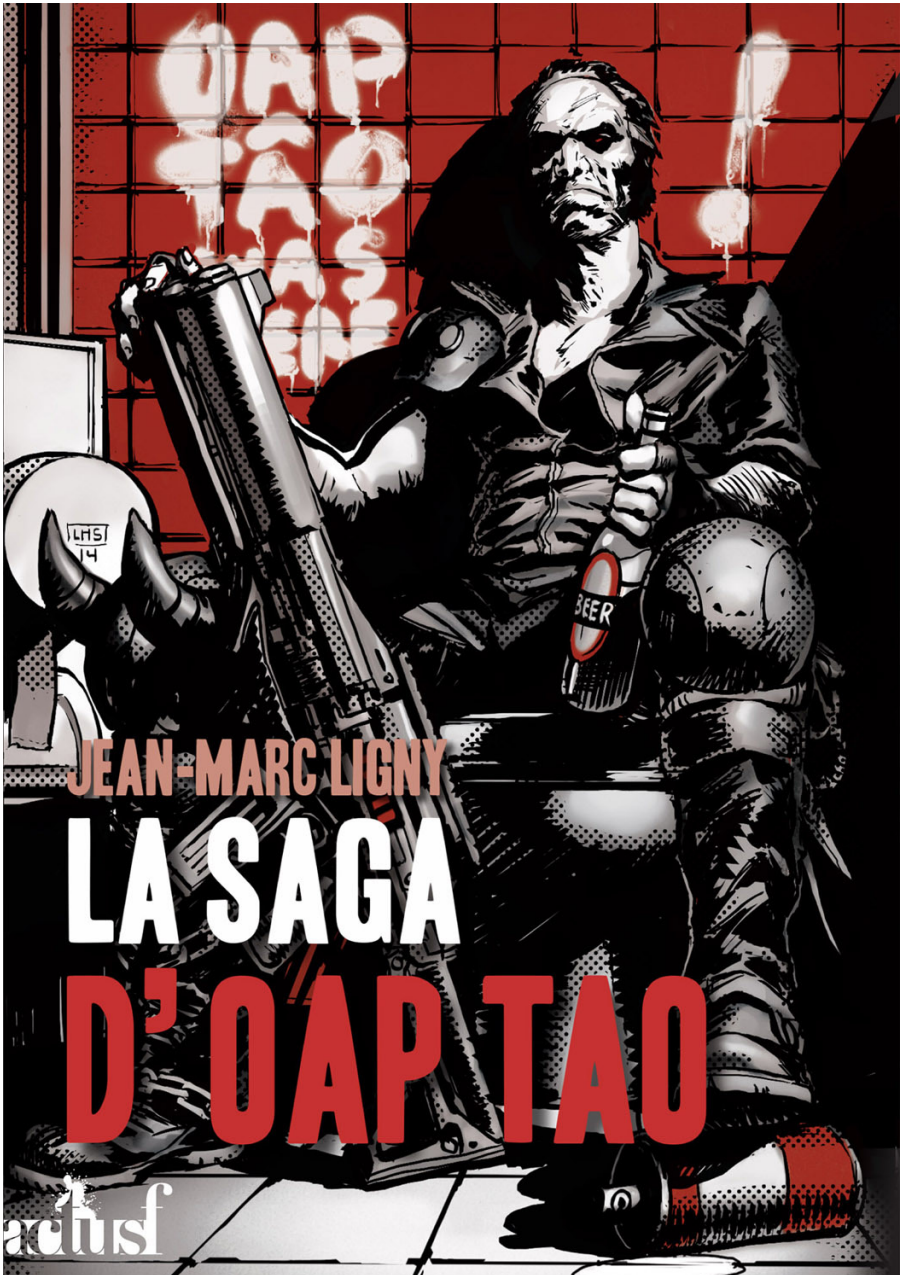


JEAN-MARC LIGNY

LA SAGA D'OAP TAO

actusf

JEAN-MARC LIGNY

LA SAGA D'OAP TÄO

(EXTRAIT)

Ouvrage publié sous la direction de Jérôme Vincent

© **Éditions ActuSF**, collection Les Trois Souhaits, août 2014
34, avenue des Bernardines, 73000 Chambéry
www.editions-actusf.fr
ISBN : 978-2-917689-67-7 // EAN : 9782917689677

Prologue
Le Coz-Pors

Le *Coz-Pors* est un bar dérivant construit dans l'ancienne mine de ferronickel de l'astéroïde Toro, un astricule tout à fait insignifiant dont l'orbite croise régulièrement celle de la Terre, ce qui justifia un temps son exploitation minière. Le bar et l'astéroïde sont la propriété de Yanik Kéfélec, un « authentique Breton » – comme il se définit lui-même –, âgé de cent douze ans, dont ni les boissons les plus coriaces, ni les drogues les plus exotiques ne semblent venir à bout (mais il n'a jamais touché à la Fleur). Il acheta ce sinistre bout de rocher pour une poignée de cristaux pendant le Grand Exode vers les Nouveaux Mondes, voici quatre-vingt-dix ans, à une époque où personne ne songeait à s'établir à moins de cent millions de kilomètres de la Terre.

À l'âge – civilement responsable mais néanmoins fougueux – de vingt-deux ans, Yanik Kéfélec fit installer dans les anciennes galeries de Toro un bar-hôtel-senso de 832 m^2, bâtir à sa surface douze berceaux

d'atterrissage commandés par quatre faisceaux de guidage, et satelliser autour deux balises-pubs émettant sur quatorze fréquences commerciales jusqu'à six milliards de kilomètres par soleil calme. Il engloutit dans l'opération toute sa fortune illégalement amassée sur Terre, et vécut dans son bar chic et dans la misère pendant les quinze années suivantes – car nul ne voulait s'approcher de la Terre à moins de cent millions de kilomètres, et Toro *frôlait* tous les trente ans cette planète maudite !

Toute personne sensée aurait rapidement abandonné ce projet délirant contre une autre poignée de cristaux ou même rien du tout. (On ne manqua pas de lui suggérer : « Enfin, Yanik, pourquoi ne déménages-tu pas vers Tau Ceti ? Ils ont besoin de bars comme le tien là-bas ! ») Mais Yanik Kéfélec était plutôt obstiné – ainsi sont les Bretons, d'après lui : il s'accrocha comme une moule à son rocher.

Et finalement la fortune revint.

Pas sous la forme qu'il avait imaginée – Seings et Damoises excentriques, riches et décadents, excités par l'idée de *frôler* cette Terre sinistrée en délirant dans les sensos psychédéliques (c'était le *revival* de l'époque) – mais grâce aux contrebandiers, pirates et trafiquants en tous genres, excités par l'idée d'y *descendre* pour y faire des affaires.

Et quelles affaires ! Yanik Kéfélec en vit et entendit de toutes sortes, généreuses ou sordides, grandioses ou

foireuses, tapageuses ou secrètes – et même certaines légales. Évidemment, le GRIS s'intéressa de très près à son bar et à ses activités : Yanik fut arrêté, interrogé, sondé, infiltré, espionné, fermé, condamné… En vain : il était non seulement obstiné, mais en outre dur et buté comme le granit de sa Bretagne natale. Il bénéficiait par ailleurs de sérieux appuis officieux, voire officiels – certains Seings et Damoises des Nouveaux Mondes s'offrant à bon compte le frisson de côtoyer des truands aussi célèbres que Wolfgang Montenegro, Perez Troïka ou Oap Täo. Du coup le *Coz-Pors* fut gratifié d'une publicité bien plus étendue que celle diffusée par les deux balises satellisées…

La gloire et la fortune durèrent une cinquantaine d'années, ce qui constitue un record, vu la rapidité de l'expansion humaine. Puis la Terre acheva de se dépeupler et de sombrer dans la barbarie ; les affaires se déplacèrent ailleurs, contrebandiers, pirates et trafiquants trouvèrent d'autres débouchés plus juteux, de nouveaux plaisirs et loisirs accaparèrent Seings et Damoises, et le *Coz-Pors* sombra dans l'oubli d'où il s'était péniblement sorti…

Pas tout à fait cependant : il y eut quelques sursauts. Comme ce Comité pour la Réhabilitation de la Terre qui tenta vainement, deux ans durant, d'intéresser une quelconque autorité à la reconstruction de la planète mère. Ou bien cet éphémère circuit de Galactica Touristica, qui s'en vint trois années de suite visiter les ruines

du Berceau de l'Humanité, et trouva parfois pratique (et si exotique) une escale sur Toro. (« Mais ne pourriez -vous pas stabiliser votre astéroïde ? Et moderniser votre hôtel ? » « Jamais de la vie ! » s'emporta l'obstiné Yanik.) Il y eut également les visites rares mais régulières de quelques fidèles du « bon vieux temps », anciens pirates et trafiquants, devenus au mieux respectables ou au pire pittoresques, et qui aident à maintenir le bar à flot…

Récemment – signe d'un renouveau ? – quelques jeunes font le détour par le *Coz-Pors,* soit qu'ils aient entendu parler de cet antique bar-senso si démodé, ou capté par inadvertance sa pub grésillante et surannée, ou qu'ils soient attirés par ce témoignage encore vivant d'une époque révolue. (« Tu te rends compte ? Le décor n'a pas changé depuis le Grand Exode ! Paraît même que le patron a *vécu* la Guerre de Trois Secondes ! ») Certains de ces jeunes savent, par une quelconque rumeur, que d'anciennes gloires du banditisme hantent parfois les lieux, et cultivant ce culte du passé propre à l'humanité, rêvent d'entendre de vive voix, de la bouche même de leurs héros, des histoires dont l'Histoire ne donne qu'une version tristement réelle, aride d'émotions et vide de toute légende.

* * *

Endormi dans son hamac antigrav qui errait nonchalamment parmi les 832 m² du *Coz-Pors,* Yanik Kéfélec ne capta pas le signal d'approche émis par un des faisceaux de guidage, ne sentit pas le choc sourd d'un appareil qui se posait dans un des berceaux d'atterrissage, n'entendit pas non plus le carillon du sas d'entrée du bar. Ce fut la voix qui l'éveilla en sursaut :

— Ho-oh ? Y a-t-il quelqu'un ici ?

Il les vit au moment où le hamac le reposait doucement à terre. Deux jeunes humains, pour autant qu'il pouvait en juger dans les reflets moirés baignant la Grotte n° 3 où son hamac l'avait conduit.

— C'est vous le… patron ? demanda l'un d'eux (un garçon visiblement, vêtu d'une combi transparente où se reflétaient les lumières), tandis que l'autre (une fille ? un androgyne ? enveloppée de voiles diaphanes et ondoyants) contemplait le décor psychédélique en clignant des yeux d'un air ahuri.

— Ouais, jeunot, c'est moi. Bienvenue au *Coz-Pors*.

Froissé dans ses habits élimés, il se dirigea d'un pas chancelant vers le bar de la Grotte n° 3, une grosse baudruche qui tournoyait à quelques centimètres du sol en émettant des motifs kinesthésiques aux couleurs fluo. Il se pencha sur le comptoir pour observer ses clients de plus près.

— Qu'est-ce que vous prenez ?

Le garçon fronça les sourcils, interloqué. L'autre (une fille, apparemment) lui donna un coup de coude :

— Il demande si on veut *boire*. (Elle sourit à Yanik.) C'est bien ça ?

Il acquiesça d'un signe de tête.

— Ah – heu… (Le garçon semblait embarrassé.) Est-ce qu'on est obligés de boire ? Je n'ai pas soif, et je préfère…

Il tut sa préférence. Yanik alluma d'un claquement de doigts une liste sur un mur.

— Non, vous n'êtes pas obligés. Vous pouvez aussi fumer, manger, diffuser, visionner des sensos, etc. Tout est là, choisissez.

Le jeune client parut encore plus décontenancé :

— Ce sont des *lettres*, n'est-ce pas ? Je crains de ne…

La fille le coupa :

— En vérité, nous sommes venus pour… Nous voudrions rencontrer quelqu'un.

— C'est pas le meilleur endroit pour ça, se renfrogna Kéfélec. Ça fait huit jours que j'ai vu personne ici.

— Vous voulez dire que vous vivez seul ? s'étonna son compagnon.

— Tout à fait, jeunot. En vieil ours des cavernes.

Yanik gloussa – il fut le seul à apprécier sa plaisanterie. La fille poursuivit son idée :

— Nous voudrions rencontrer Oap Täo. Nous préparons pour l'Uni de Commerce de Nova Prãha (Rigil-K) une thèse sur « l'influence de la contrebande dans l'expansion du commerce physique vers les zones à faible juridiction », et nous aimerions joindre son témoignage à notre dossier.

— Nous avons entendu dire qu'il était toujours vivant, reprit le garçon. On nous a indiqué votre établissement comme une piste possible de… pour…

— En effet, grommela Yanik. Mais il n'est pas venu depuis au moins trois mois.

— Peut-être savez-vous comment le joindre ? s'enquit la fille.

Yanik secoua la tête.

— Non, précisa-t-il. Oap Täo n'a pas de com. Ou s'il en a un, il ne m'a jamais donné le numéro.

— Oh.

La fille était déçue. Son compagnon fit la moue.

— J'en étais *sûr.* On a fait tout cet horrible voyage pour rien.

— Pas pour rien. On a quand même vu…

Un *bip bip* strident l'interrompit, résonnant dans toutes les salles du bar.

— Qu'est-ce que c'est ? s'alarma le jeune homme.

— Un faisceau de guidage. Le 2, je crois, répondit Yanik.

— C'est un autre vaisseau qui se pose ?

— Tout juste ! Le *Coz-Pors* est bondé, ce soir !

— C'est peut-être Oap Täo, espéra la fille.

— Jeunette, si tu étudies à l'université, tu devrais savoir qu'il y a une chance sur un million pour que ce soit *justement* Oap Täo…

Et pourtant c'était lui.

Il entra d'un pas pesant et voûté dans le bar, s'arrêta au premier comptoir venu (une roue géante de scraper

lunaire au chrome écaillé et terni), frappa violemment le gong d'appel. Kéfélec accourut, les deux jeunes gens sur ses talons.

— Tu comptes ouvrir un bordel ? lui lança Oap d'un ton bourru. Ou c'est pour ton usage personnel ?

Le garçon ne comprit pas l'allusion, mais la fille piqua un fard. Yanik devança sa protestation :

— Modère tes paroles libidineuses ! Ce sont d'authentiques clients, même s'ils ne consomment rien.

— *Moi* je consomme ! Sers-moi un crostiche. Et donne-z'en aussi à ces deux jeunes touristes. Je parie que tu ne leur as même pas proposé quelque chose à boire, ermite cacochyme !

Cette fois ce fut la fille qui coupa les protestations de Yanik :

— Nous ne sommes pas des touristes ! Nous sommes venus ici par nos propres moyens, et dans un but bien précis.

— Nous voudrions rencontrer Oap Täo, ajouta le garçon.

Oap les dévisagea de ses yeux toujours perçants, bleu cobalt, en tiraillant une pointe de sa grosse moustache grise et tombante.

— Qu'est-ce que vous lui voulez, à Oap Täo ? demanda-t-il.

Les deux jeunes expliquèrent de nouveau le motif de leur voyage, tandis que Yanik préparait manuellement les crostiches en s'efforçant de garder son sérieux. Il

posa devant ses clients trois verres-alambics dans lesquels gouttait lentement un liquide vert, qui bleuissait en tombant sur un lichen grisâtre déposé au fond. La fille considéra cette boisson avec un mélange de crainte et de suspicion, puis reporta son regard sur Oap Täo, qui écoutait son ami d'une oreille distraite.

— T'auras du mal à trouver le gus que tu cherches, dit-il. Il doit actuellement tutoyer un quelconque soleil à l'autre bout de la Galaxie.

— C'est vous Oap Täo, devina la fille.

Le rire de Yanik anéantit la tentative de dénégation d'Oap.

— Crétin trisomique, grommela-t-il.

— C'est *vraiment* vous, s'ébahit le garçon. Alors seriez-vous d'accord pour nous raconter…

Yanik s'attendait à ce qu'Oap refuse net – il n'était pas du genre à raconter sa vie. À sa grande surprise, Oap Täo répondit :

— Pourquoi pas ? À vrai dire, vous tombez à pic.

— Tu me sidères, Oap, s'étonna Yanik. Tu veux raconter ta vie à ces deux freluquets que tu ne connais pas ?

Oap Täo sortit un flexe froissé d'une des innombrables poches de sa combi de vol décolorée, l'étala sur le comptoir devant Kéfélec. Le flexe portait en tête l'hologo des Éditions Andro-Made, Warzaawana, Rigil-K.

— Lis ça, intima-t-il. Je l'ai reçu chez moi.

— Chez toi ? Mais…

— Lis !

Pendant que Yanik lisait, le garçon s'émerveilla à voix basse auprès de son amie :

— Tu te rends compte ? Ces vieux savent encore lire les lettres !

Kéfélec releva la tête :

— Je ne comprends pas.

— Estropié des neurones ! Ces foutues éditions *veulent* que je leur raconte ma vie. Elles sont prêtes à me payer *trois* mégacristaux pour *chaque* audio publié ! Sans compter cinquante pour cent de je sais pas quoi en cas d'adaptation senso. Enfer de Dante, c'est écrit blanc sur noir !

— Ça j'ai compris. Ce que je pige pas, c'est *comment* t'as reçu ça chez toi.

— Banalement, par transpace. Si je tenais le traître qui leur a filé mon adresse…

— Ça peut être n'importe qui ou quoi, réfléchit Yanik. Un psychord piraté d'une quelconque administration. Ou carrément le GRIS, malgré le secret professionnel. Mais si tu me permets, Oap, tu devrais réfléchir avant de t'énerver. Trois mégas, c'est pas une somme négligeable.

— J'ai réfléchi, Yanik. (Il se tourna vers les deux jeunes qui suivaient la conversation d'un air concentré.) Vous allez enregistrer mes confidences. Comme vous êtes étudiants sur Rigil-K – c'est bien ça ? – vous

me servirez d'agents du même coup. Et vous saurez retranscrire mon baratin dans le style actuel. Je vous file dix pour cent par audio publié.

— C'est quasiment cosmique, s'épanouit le garçon. On n'en espérait pas tant…

— Quand voulez-vous commencer ? s'enquit la fille, plus prosaïque. Et où ?

— Ici – maintenant.

— *Maintenant ?* Mais c'est que…

— C'est que quoi ? Vous êtes mal garés ? Votre grand-mère vous attend ?

— Non, mais… l'Uni…

— L'Uni ? Quoi, l'Uni ? Vous allez gagner facilement dix pour cent d'un max de blé, et vous vous souciez encore de l'Uni ? Oubliez l'Uni ! Maintenant c'est *moi* votre patron. Vous vous posez là, vous sortez votre enregistreur – vous avez au moins un enregistreur ? Et toi, Yanik, tu nous remets une tournée de crostiche. Allons-y !

Et les deux étudiants recueillirent dix heures durant la première histoire d'Oap Täo, le plus célèbre contrebandier du siècle dernier – histoire qui devint aussitôt un best-seller audio, puis senso, fit la fortune d'Oap, de Yanik et des deux jeunes (qui montèrent leur propre édition) et suscita de nombreuses vocations dans le domaine toujours renouvelé de la contrebande interstellaire.

Première partie : Rasalgethi

Chapitre premier
Pilleur d'épaves

C'ÉTAIT une trentaine d'années après le Grand Exode… Je dis ça par pure référence historique, parce que je ne suis pas né sur Terre, donc je m'en fous du Grand Exode, et d'autre part « une trentaine d'années » ça ne veut rien dire si je ne précise pas la base-temps, hein, si je vous dis que ce vieux crocodile de Yanik a cent douze ans et que vous convertissez en temps de Rigil-K, votre planète natale, ça lui en fait cent quatre-vingts, ce qui ne le rajeunit pas, hein, Yanik ? Bref, restons commode et convertissons tout ça en TU, d'accord ? Bien. C'était donc trente ans TU après le Grand Exode, référence historique, ne m'interrompez plus, merci.

Les affaires allaient plutôt mal, pour ne pas dire *très* mal. J'étais jeune et relativement novice dans le métier, on ne me faisait pas encore confiance. De plus je ne connaissais pas le repaire de cet empoisonneur de Yanik, déjà fréquenté par d'éminentes personnalités, même si

je captais sa pub (très énervante) sur le com du vieux cageot qui me trimbalait à l'époque. (Démerdez-vous pour trouver le sens du mot *cageot,* vous êtes étudiants, non ?)

J'errais parmi les astéroïdes – ceux du Système solaire – comme une pensée perdue dans la tête vide de Yanik, à la recherche de quelque chose à faire, un moyen de sortir de la misère. Je n'avais plus de chez moi à part mon tas de ferraille, pas assez de cristaux pour émigrer vers un autre système plus riche, pas assez d'énergie pour atteindre Mars ou une lune de Jupiter, et j'étais interdit de séjour sur Cérès et Pallas. La misère noire, quoi. Mon ultime ressource était d'explorer les astéroïdes à basse vitesse, dans le but de repérer des épaves oubliées du Grand Exode (pas mal de vaisseaux aux plans de vol hâtifs et approximatifs se sont crashés dans le coin à cette époque) et pas encore pillées. C'était donc ce que je faisais depuis une bonne semaine sans aucun succès. Les rares carcasses que j'avais dénichées étaient déjà nettoyées, à part une ou deux dont j'avais tiré du matos tellement vieux et corrodé que ça ne remboursait même pas mon carburant.

Je venais d'en repérer une nouvelle – si on peut appeler « épave » quelques débris épars orbitant autour d'un roc sans nom – que je m'apprêtais, sans grand espoir, à aspirer dans ma poubelle volante, quand le visar m'a signalé un vaisseau en approche rapide. *Rapide ?* Au milieu des astéroïdes ? J'ai demandé des précisions à

l'ordi de bord, qu'il m'a fournies avec réticence (mon ordi de bord détestait travailler, il estimait avoir largement dépassé l'âge de la réforme, ce qui était vrai, je l'admets) : le vaisseau était un modèle Lieberi équipé d'un générateur de Saut WARP, qui se trouvait à l'instant *t* du repérage à 158 000 km de distance et slalomait entre les astéroïdes à la vitesse insensée de 3 118 km/*seconde ! Il va se crasher*, je me suis dit – et c'est précisément ce qu'il a fait, au moment même où je le pensais. J'ai vu un beau soleil blanc-bleu dans mon pano, ainsi qu'une jolie gerbe dans le visar, genre collision de particules.

J'allais foncer plein pot vers le lieu de sinistre – hé, une épave *toute neuve !* – quand l'ordi m'a prévenu de sa vieille voix rouillée :

« On se calme, Oap Täo. Deux autres vaisseaux accourent derrière : deux Black Staff en décélération hyperbare. »

— Ah, merci vieux. On coupe tout, d'accord ?

L'ordi n'a pas répondu, mais j'étais content qu'il ait eu l'amabilité de me prévenir (cette machine obtuse ne coopérait pas systématiquement). Les Black Staff sont les appareils du GRIS – et je n'avais pas du tout envie de rencontrer le GRIS. Je me suis posé en feuille morte sur le rocher que je survolais, j'ai tout coupé à part les circuits vitaux et j'ai serré les fesses en souhaitant qu'ils ne m'aient pas déjà découvert. Ces fouineurs ont les moyens de repérer une pile usagée jetée au voisinage

d'une étoile, rien que par son énergie résiduelle. Mais les débris virevoltants du Lieberi crashé poursuivaient leurs feux d'artifice au milieu des astéroïdes, une traînée de feu ici, une explosion là, des trains d'ondes en tous sens, bref, suffisamment de parasites pour dissimuler ma propre énergie résiduelle.

Je me demandais pourquoi ces charognards du GRIS restaient à tournicoter dans le coin alors que manifestement, leur victime était réduite à l'état d'atomes éparpillés. J'ai attendu, en espérant qu'ils n'allaient pas camper là…

Un truc a percuté mon astéroïde. C'était un rocher d'environ 2 km sur 0,5 km, le moindre coup de pied dedans l'aurait délogé de son orbite.

Mon cœur a percuté ma cage thoracique. *Enfer de Dante,* j'ai paniqué, *je suis fait, ils m'ont repéré.*

Le rocher s'est mis à tournoyer, mon rafiot en a décollé pour se mettre en orbite à deux cents mètres de distance. Ainsi j'ai pu voir que ce n'était pas un Black Staff du GRIS qui avait atterri de l'autre côté, mais bien un truc qui avait heurté l'astéroïde, et s'en éloignait en tourbillonnant.

Ce truc était un homme.

Par l'Aurige ! Un homme ! *Entier !* Engoncé dans son scaf, désarticulé comme un robot au rebut.

J'aurais pu penser : *Voyons, Oap, ce gus est au moins mort, s'il n'est pas réduit en bouillie à l'intérieur de son scaf ; laisse tomber et planque-toi.* Je ne l'ai pas fait.

Il faut que je vous le dise maintenant ; pas pour me vanter, mais ça explique mon action suivante : bien que trafiquant et contrebandier, je n'ai rien d'un tueur – un jour je vous dirai pourquoi. Tuer gratuitement – ou même en étant payé – m'horripile, me rend malade. L'idée de laisser mourir un gars qui a peut-être une chance sur un milliard de s'en tirer m'est pareillement insupportable. Je sais, c'est un handicap dans mon milieu, où tuer ne pose aucun problème à bon nombre de mes collègues – les aléas du métier, les dommages collatéraux, tout ça. Je m'en fous. Je ne tue pas, ni ne laisse mourir, point barre.

Je n'ai donc pensé à rien, j'ai remis ma poubelle en route et me suis lancé à la poursuite de ce scaf tourbillonnant. Je l'ai récupéré sans mal – je commençais à devenir expert en récup de débris flottants, depuis le temps que je m'amusais à ce jeu-là.

Je n'ai pas pu l'examiner tout de suite, car les Black Staff du GRIS rôdaient toujours dans les environs. Ils m'ont aussitôt repéré.

C'est là que j'ai réalisé quelle connerie j'avais faite : risquer ma liberté pour sauver un type qui avait une chance sur un milliard d'être encore vivant ! J'avais même virtuellement *perdu* ma liberté – car mon tas de ferraille n'avait aucune chance d'échapper aux appareils hyper-rapides du GRIS. C'est alors que j'ai eu la chance de ma vie. Je ramais comme un fou entre ces putains de cailloux, en pilotage manuel (j'étais plus vif que mon

vieil ordi), déjà cerné par ces deux charognards qui me bombardaient de messages avenants du genre « Halte ou nous tirons », et me dirigeais cahin-caha vers une lumière que j'avais cru apercevoir au loin, quand j'ai été littéralement happé par un faisceau de guidage, auquel mon ordi surmené s'est abandonné avec soulagement. En même temps je recevais sur une fréquence commerciale un autre message, bien plus sympathique – je m'en souviens encore :

« Voyageur imprudent, tu viens d'entrer dans la zone territoriale du bar-senso *Le Coz-Pors*, où tu trouveras repos, confort et nourriture naturelle, ainsi que de nombreuses attractions pour te délasser de ton voyage. Le premier verre est offert par le patron, Yanik Kéfélec. Merci de ta visite. »

Jubilant, j'ai ouvert mon com et j'ai répondu aux menaces du GRIS :

— Désolé, les gars, je suis à présent dans le territoire du *Coz-Pors,* qui me semble être un astéroïde, donc une petite planète. Vous n'avez plus aucun droit sur moi. Merci de votre sollicitude, mais une autre fois peut-être ?

Je les sentais bouillir dans leurs Staff, mais je connaissais la loi : le GRIS, souverain dans l'espace interplanétaire, n'a *aucun* droit d'intervention sur une planète, un satellite ou un astéroïde habité, qui sont du ressort du GRIP – lequel dépend des juridictions locales. Toute violation de cette loi constitue une ingérence dans les

affaires intérieures de l'État en question, qui peut porter plainte auprès du Conseil Supérieur de Justice de la CNM, lequel est en mesure de casser les contrevenants. Et aucun agent du GRIS ne veut risquer d'être viré – c'est le métier le mieux payé de l'univers.

« Tu t'en tireras pas comme ça, Oap Täo, cracha mon com. On va assiéger cet astéroïde jusqu'à ce que le GRIP arrive de Pallas pour t'arrêter. Ça va sérieusement aggraver ton cas ! »

Je n'ai pas répondu à ces insanités, d'autant qu'elles étaient vraies : je n'étais pas du tout tiré d'affaire, je ne bénéficiais au mieux que d'un court répit. Cependant j'avais entendu dire que le *Coz-Pors* était fréquenté par des individus plutôt louches, et j'espérais, sinon y rencontrer une connaissance, au moins que l'on m'aiderait à sortir de cette merde…

Impeccablement guidée, ma poubelle volante s'est immobilisée avec un soupir dans un des berceaux d'atterrissage éclairés *a giorno* de l'astéroïde. Pendant qu'un sas-tube se déroulait tel un gros serpent vers mon propre sas, je suis allé à l'arrière, voir comment se portait le gus pour lequel je m'étais foutu dans cette panade, et que j'avais fourré scaf compris dans l'alvéole de soins. Celle-ci était incapable d'établir une différence entre une rougeole et une sclérose en plaques, mais elle pouvait quand même me préciser si le type était toujours vivant, et au besoin lui insuffler de l'air frais.

L'alvéole de soins clignotait avec indignation. Qu'est-ce qui la chiffonnait ? Elle avait proprement découpé le scaf au laser chirurgical et s'était arrêtée là. *Traitement impossible,* annonçait son panel (elle était muette). *Sujet incompatible,* précisait-elle encore.

Le type étalé au milieu du scaf découpé était bleu. Bleu-frigo. Une dizaine d'implants et connexions parsemaient son crâne chauve, et deux drains se perdaient dans l'appareillage complexe du casque.

Enfer de Dante, ce mec n'était pas un homme.

C'était un droïde ! J'avais risqué ma vie pour un foutu droïde !

Chapitre 2
Face-de-Lune

La surprise m'a cloué sur le seuil du bar : je n'avais jamais vu un décor pareil. Le plafond était tapissé d'une trame-laser frémissante comme on en faisait au XXIe siècle, le sol carrelé de bastale d'Orange phosphorescent exsudait des gouttes-bulles lumineuses qui erraient de-ci de-là, des taches de couleurs rampantes ondoyaient sur les murs et le comptoir était une roue géante de scraper lunaire plongée dans un bain de nickel-chrome. Tout ça était ambiancé par une musique classique style *natural sampling,* où les chants d'oiseaux avaient l'air de chants d'oiseaux.

— Désirez-vous confier quelque chose au vestiaire ?

La voix presque humaine provenait d'une droïne de première génération d'allure roboïde, qui se tenait raide et souriante devant une petite alcôve baignée d'une lueur pourpre, où l'on devinait quelques effets suspendus dans la pénombre. (Tout ça n'existe plus, hein, antique Yanik ? C'est la décadence, quoi.) Amusé

par l'ancienneté de cette droïne, j'ai souri à mon tour en secouant la tête, et j'ai précisé « non » au cas où elle n'aurait pas reconnu les réponses gestuelles.

Une autre droïne officiait dans la première salle, papillonnant autour des tables antigrav avec son plateau. Je me suis demandé si elles servaient à autre chose qu'à servir (oui, certains *aiment* baiser avec une droïne, quitte cet air indigné, Yanik !) puis me suis dit qu'elles étaient bien trop frustes pour ça. Par contre, le droïde que j'avais récupéré était un modèle nettement plus évolué, et j'ai pensé que peut-être, s'il était réparable, j'arriverais à le vendre au patron de ce bar… Ne faites pas cette tête, je sais que les droïdes sont des êtres vivants et ont des droits comme les humains, mais à l'époque on ne pensait pas réellement comme ça – ce n'était pas du racisme, on les voyait vraiment comme des formes évoluées de cyborgs, sans plus de conscience qu'un ordi – on était en 2362 et les Concepteurs de Saturne n'en étaient qu'à leurs débuts, je rappelle.

En gagnant le comptoir d'un pas aussi blasé que possible, j'ai maté discrètement autour de moi voir si je ne reconnaissais pas une tronche ou deux. Mais les lumières bizarres ne facilitaient guère l'observation, et la musique noyait juste ce qu'il faut des conversations. Le patron trônait au centre de sa roue tel un capitaine aux commandes de son navire, et quatre ou cinq clients s'accrochaient au comptoir, blêmis par d'authentiques

néons. L'un d'eux s'accrochait *vraiment,* sur le point de sombrer, considérant son verre comme un objectif difficile à atteindre.

— J'ai droit à un verre gratis ? ai-je demandé à Yanik quand il s'est tourné vers moi.

— Parfaitement, a-t-il acquiescé. Cadeau de bienvenue à tout nouveau client. Qu'est-ce que je te sers ?

— Un crostiche.

C'était déjà ma boisson favorite. Tandis qu'il préparait le mélange manuellement comme un vrai barman, je réfléchissais à un moyen de me tirer de cette panade. Je ne pouvais pas rester là à attendre tranquillement que le GRIP vienne m'embarquer : ça risquait de compromettre ma réputation et d'emmerder certains clients. D'autre part, je soupçonnais le GRIS – qui m'assiégeait là-dehors – d'être surtout intéressé par le droïde que j'avais récupéré, qui détenait peut-être quelque information capitale. Mais je ne pouvais pas simplement le leur rendre avec des excuses : ils me recherchaient aussi pour une poignée de délits mineurs…

Yanik a posé le verre-alambic devant moi, et je l'ai entrepris :

— Hé ! patron, j'ai un droïde en panne dans mon vaisseau, et je me suis dit que…

— On répare pas les droïdes ici, m'a coupé Yanik.

— C'est pas ça, mais peut-être que si tu…

— Non, m'a-t-il recoupé – ce qui m'a vexé.

— Quoi, non ?! J'ai pas fini d'expliquer !

— Inutile. Je sais ce que tu vas dire : c'est un droïde que t'as volé, et tu veux le planquer chez moi parce que le GRIS te pourchasse. Jeunot, faut que tu saches une chose : ici, je planque rien, j'achète rien, je vends rien d'illégal. C'est comme ça que je peux rester ouvert pour servir des petits cons dans ton genre. Pigé ?

— Dis donc, je me suis fâché, d'abord je l'ai pas *volé* ce droïde, ensuite des culs de babouins comme toi, je m'en sers pour essuyer mes bottes !

Ma négociation commençait plutôt mal, mais je ne suis pas du genre à me laisser insulter sans réagir. Heureusement, un client s'est interposé avant que ça dégénère franchement :

— J'ai cru entendre que tu possédais un droïde ? m'a demandé le gus.

Il était trapu et assez déformé, portait une ample gandoura et un masque neutre sous sa capuche, qui dissimulait entièrement ses traits.

— Ouais, mais pas pour très longtemps, ai-je expliqué. Le GRIS…

— Tu l'aurais pas tiré à un Lieberi récemment crashé ?

— Si, il y a une heure à peine. Mais…

— Je peux le voir ?

— Tu veux l'acheter ?

— Ça dépend… Il est où ? Dans ton vaisseau ?

— Ouais… (J'ai éclusé d'un trait mon crostiche, qui a fait *pschtt* dans mon cerveau et mousser mes pensées.) Viens le voir. Après on causera du prix.

Je n'avais aucune idée du prix d'un droïde, même en panne. Ce n'est pas un *produit* – excusez-moi, droïdes – qui se trafique beaucoup.

Accompagné de l'homme masqué, je me suis éloigné vers la sortie, quand le patron m'a encore cherché noise :

— Hé ! Jeunot ! Le deuxième verre est payant – et *obligatoire !*

— Merde, ai-je fait.

Je pensais au GRIP, qui risquait de débarquer d'un moment à l'autre et de faire foirer mon affaire. Mon client a remarquablement résumé la situation :

— On n'a pas le temps, a-t-il lancé. Mets-le sur mon compte et bois-le à ma santé.

— Ta bonté te perdra, Face-de-Lune, a grommelé le patron.

On a rejoint mon cageot dans un silence troublé par la respiration asthmatique de Face-de-Lune qui résonnait dans le boyau. J'ai montré à mon client le droïde toujours allongé dans l'alvéole de soins, et qui n'avait pas bougé d'un cil.

Face-de-Lune ne s'est même pas penché pour l'examiner.

— OK, c'est lui, a-t-il reconnu aussitôt. Ouvre cette boîte, Machin. On l'emmène.

— Minute ! ai-je protesté. D'abord je m'appelle Oap Täo, ensuite on n'a pas causé du prix.

— Pas de prix. *On* l'emmène. Ça veut dire que *tu* viens avec moi.

— Hein ? Où ?

— Tu verras.

— Désolé, mais j'aime bien décider de ce que je fais, de temps en temps.

Face-de-Lune a poussé un gros soupir – j'ai cru qu'il allait cracher ses poumons.

— Écoute Machin, t'as pas vraiment le choix : ou je t'embarque avec le droïde, ou le GRIP t'arrête dans dix minutes.

J'ai dû admettre qu'il avait raison : pour l'heure, Face-de-Lune constituait ma seule issue de secours.

On a donc trimbalé le droïde – qui pesait des tonnes et irradiait un froid cosmique – de ma poubelle dans son *engin*, via la rotonde centrale. Je dis engin en italique car ça ressemblait à tout sauf à un truc capable de se déplacer dans l'espace : une sorte de compromis entre un accélérateur positronique et une foreuse-crackeuse d'astéroïdes, tout ganglionné de réservoirs, boucliers et appendices dont je m'expliquais mal les fonctions. L'intérieur n'était guère plus avenant : on aurait dit un chantier permanent, à mi-chemin entre le prototype en construction et le tas de ferraille en réparation. Mais je m'en foutais, j'étais habitué à un confort spartiate.

On a glissé le droïde dans l'alvéole de soins de l'engin (qui ressemblait davantage à un cercueil que la mienne) puis on a gagné un genre de poste de pilotage, de ce que j'en ai déduit du siège ergonomique qui trônait au milieu, farci de câbles, drains et appareillages reliés à

une jungle de commandes et panels hétéroclites – un environnement abstrait réalisé par un collectionneur fou d'électronique.

— C'est quoi, une pièce de musée ? Ça fonctionne vraiment ?

— Tu verras, m'a répondu Face-de-Lune.

— Je te signale, si tu comptes décoller avec cet engin, que deux Black Staff du GRIS assiègent cet astéroïde dans le but d'arrêter tout ce qui bouge.

— Aucune importance.

— Tu m'as pas l'air d'ici, toi. Même un 0.6 c-Accelerator ne peut pas leur échapper. Et ils paraissent prêts à *tirer*.

— Débarrasse cette couchette, m'a-t-il ordonné, allonge-toi et attache-toi.

— Et quoi encore ?! Moi aussi je suis pilote, et…

— On va accélérer à 25 g.

— Menteur ! ai-je ricané. Aucun vaisseau piloté n'accélère à 25 g.

— Tu verras, a-t-il répété (c'était son mot favori, semblait-il).

Face-de-Lune s'est sanglé dans son drôle de siège, et s'est mis à connecter des tas de trucs, qui produisaient des chapelets de lumières dans sa jungle de commandes. J'aurais bien aimé étudier ça de plus près, mais j'ai préféré obéir à son ordre : il y a toujours eu des bricoleurs de génie pour transformer leurs véhicules en bombes destinées à les tuer net et sans bavures. Je commençais

à craindre que Face-de-Lune ne fût un de ces joyeux candidats au suicide sophistiqué.

On a décollé plutôt en douceur (malgré l'inquiétant *rac-pout* que je percevais dans les profondeurs de la machine) et on s'est laissés glisser le long du faisceau de guidage. Je me suis demandé si j'avais bien fait de l'accompagner, si je n'avais pas échappé au GRIP que pour périr dans un baroud d'honneur engagé contre le GRIS par cet enfoiré dans sa bombe volante.

Comme pour me donner raison, à peine avait-on atteint la limite territoriale qu'une voix méchante a aboyé dans l'habitacle :

« GRIS à vaisseau inconnu. Stoppez vos machines et identifiez-vous. Nous allons procéder à un abordage. »

— Va te faire enculer, a répondu Face-de-Lune.

Je n'ai pas entendu la réaction du GRIS – car à ce moment le vaisseau a hurlé, un rouleau compresseur m'a écrasé sur ma couchette et j'ai perdu connaissance.

* * *

J'ai émergé du néant avec l'impression d'avoir roulé au milieu d'une avalanche de pierres. Tout mon corps n'était qu'une longue plainte de souffrance, qui s'échappait par ma bouche en un râle grotesque. Mes oreilles bourdonnaient au point que j'ai cru être relié à un transformateur électrique. Mon nez avait saigné sur la couchette, était bouché à présent par une croûte

désagréable. Chaque respiration était une épreuve de force.

Malgré tout, je me suis désanglé et levé. Il n'y avait rien d'autre à faire, à part chanter *Quand reverrai-je les vertes collines de la Terre*… J'ai titubé jusqu'au siège de pilotage, où mon joyeux luron était toujours installé, immobile, attaché, connecté à tous ses trucs. Silencieux. Mort ?

Je me suis approché… Le choc m'a remis d'aplomb.

La capuche de Face-de-Lune avait glissé, son masque était tombé. Ce que je voyais n'avait pas l'air humain. Plutôt une *caricature* d'humain. Modelée par un fou.

Les yeux étaient tellement exorbités qu'ils en paraissaient pédonculés. Le nez s'étalait jusqu'aux pommettes et présentait un gouffre noir en guise de narines. La bouche n'avait plus de lèvres ni de dents, et fendait la mâchoire d'un long trait incertain. Le crâne hérissé de poils gris bubonnait sur l'arrière. Seules les oreilles étaient normales – délicates même. Le reste du corps m'était heureusement caché par la gandoura.

Les oreilles délicates me suggéraient que jadis ce gus avait dû être beau, ou du moins acceptable. Je savais ce qui l'avait rendu ainsi.

C'était la Fleur.

La Fleur est une drogue terrible, qui permet à l'esprit de sortir de son corps, supernover sa conscience et accéder au grand Tout, à la suprême Connaissance. C'est grandiose, sublime, cosmique, divin, on devient

supérieur à un Pléiadim *et* un Hyadim réunis, on sait *tout,* on peut *tout* faire.

Sauf contrôler son corps.

Et pendant ce temps, la Fleur le ronge. Le bouffe, le transforme, le modèle à son gré, ou plutôt au gré des angoisses et fantasmes du consommateur. Lequel a bien du mal, ensuite, quand il redescend au niveau du crétin de base, à s'accepter tel qu'il est, surtout qu'il a oublié les neuf dixièmes du grand Tout dans lequel il s'est baigné. Ou les quatre-vingt-dix-neuf centièmes, je ne sais – en tout cas il s'en souvient juste assez pour n'avoir qu'une envie : reprendre de la Fleur. Alors son corps se dégrade davantage, ses angoisses augmentent, etc., jusqu'à l'issue fatale où il rampe tel un protoplasme gélatineux, où il n'a même plus de bouche, ni de nez, ni rien du tout pour ingérer encore de la Fleur. Seul un grand sage qui aurait évacué *toutes* ses angoisses et saurait contrôler parfaitement son corps arriverait peut-être à en consommer sans dommage – sauf qu'il n'en aurait pas besoin, ni envie.

Bref, c'est une dope si terrifiante que je n'en ai jamais pris, et pourtant j'ai goûté à toutes les cames humainement acceptables, avant de fixer mon choix sur ce bon vieux crostiche.

— Ramasse mon masque, a éructé Face-de-Lune d'une voix caverneuse. Tu m'as assez vu.

— Ça oui, je t'ai assez vu, ai-je obtempéré. Ça fait longtemps que tu… t'éclates à la Fleur ?

— Va te faire foutre, a-t-il grommelé en rajustant son masque. Et dis-moi ce que tu lis sur l'écran là-bas.

J'ai encore obéi. Je m'étonnais moi-même : habituellement je lui serais rentré dans le lard pour m'avoir parlé comme ça. Je crois que cette situation bizarre m'ôtait mes moyens, et qu'en outre j'hésitais à brutaliser un handicapé. (Un amateur de Fleur est vite une sorte de handicapé.)

À mesure que je lui transmettais les données affichées sur l'écran, je me les traduisais pour moi-même – je me suis interrompu, stupéfait :

— Rasalgethi ? On *approche* de Rasalgethi ?

— Ouais, achève. Parallaxe, coordonnées équatoriales.

J'ai achevé la lecture de l'écran, puis me suis tourné vers lui. Sous sa capuche, il devenait présentable.

— Mais alors… on a fait un Saut ? Rasalgethi est à quatre cent trente années-lumière du Système solaire !

— Exact.

Il claquait de la langue (énorme et violette) sur des contacts, pressait des boutons et touchait des panels de commandes – bref, il pilotait son engin manuellement, pour ce qui paraissait une approche fine.

— Mais qu'est-ce qu'on fout là ? Tu m'expliques ou je te fais bouffer ton masque ?

— Écoute, Machin, je t'ai tiré des griffes du GRIS. Ça te suffit pas pour l'instant ?

— Non, ça me suffit pas ! Je crois pas à ta bonté. T'as quelque chose en tête à mon sujet.

— Exact.
— Quoi ?
— Tu verras.
Ce gus commençait *vraiment* à me gonfler.

Chapitre 3
Ay-Tek

Je me suis dirigé vers lui, poings serrés, décidé à déformer davantage sa tronche de crapaud dantesque. Sans bouger d'un petit doigt au milieu de son harnachement électronique, Face-de-Lune m'a retenu :

— Si tu me touches, je perds le contrôle et on se crashe. Regarde.

Il a cliqué un contacteur sous son coude gauche, et un pano s'est éclairé, illuminant l'habitacle d'une chaude lumière vermeille.

La source était une énorme étoile qui occupait un bon quart du pano, flamboyait comme mille soleils, saturait l'espace de son rayonnement intense : Rasalgethi, la géante rouge, estompait toutes les autres étoiles, sauf une petite binaire dans le coin à droite : Ras-B sa compagne –comme deux yeux jaunes qui la regardaient. Dans le rouge, en scrutant bien, on distinguait quatre ou cinq minuscules points noirs : quelques-unes des soixante-sept planètes du système, vers lesquelles

Rasalgethi, dans sa lente respiration, soufflait tous les cent vingt jours son haleine incandescente. Vu la taille de ce monstre (quatre cents fois le Soleil !), je nous en estimais à un dixième d'année-lumière environ, donc aux franges du système, ce que les données qui s'affichaient sur l'écran m'ont confirmé.

Le plus étonnant, c'était ce qui rôdait au bas du pano – je ne l'ai remarqué que lorsque ça a commencé à envahir lentement le champ de vision : un cimetière d'épaves.

Des carcasses de tous âges et de toutes sortes, d'origine humaine ou pléiadime, à divers stades de destruction ou démantèlement ; des morceaux de satellites, des ruines industrielles, des machines indéterminées, bref, un agglomérat d'astéroïdes artificiels, une ferraille d'engins spatiaux abandonnée au large de Rasalgethi, noire et sinistre sous le flamboiement de l'astre géant. Le véhicule de Face-de-Lune la parcourait prudemment, rasait des épaves tordues et corrodées, changeait fréquemment de trajectoire.

— Dis donc, ai-je lancé, on n'est quand même pas venus jusque-là pour fouiller dans ces poubelles ? T'as perdu ton chat ou quoi ?

— Je cherche quelqu'un, a-t-il daigné m'expliquer.

On a exploré deux bonnes heures, durant lesquelles je me suis demandé quel ermite pouvait survivre dans un endroit pareil, à des centaines d'années-lumière de toute planète civilisée (à part Océan, mais pouvait-on taxer la faune interlope qui rôdait en ses cavernes de

civilisée ?). De temps en temps Face-de-Lune lançait un appel, qui restait sans réponse. S'il s'en inquiétait, son masque ne le montrait pas.

Finalement un sondeur de son vaisseau a capté une infime trace de vie parmi toute cette ferraille morte. On s'est dirigés de ce côté, et on a rejoint une carcasse qui ne différait guère de celles qui l'entouraient, sauf qu'elle était bardée de panneaux solaires – et éclairée.

On a ramé pour s'accoupler à ce débris qui flottait en orbite erratique dans un secteur très chargé de la ferraille satellisée. Face-de-Lune persistait à piloter manuellement, j'ignorais pourquoi (panne de son ordi de bord ?). Il se débrouillait plutôt bien, malgré des réflexes un peu lents – on a frisé deux ou trois fois la collision. On a cependant réussi à s'arrimer correctement à cette épave habitée, l'antique vestige d'une nef coloniale AbOwo, aussi truffée d'appendices et d'excroissances que l'engin de transport de Face-de-Lune.

Lequel a poussé un gros soupir catarrheux en quittant son siège de pilotage pour gagner le boyau de transit. Il avait une démarche de vieillard que je n'avais pas remarquée au *Coz-Pors* : il s'était sans doute enfilé une bonne dose de Fleur au cours du voyage, pendant que j'étais dans le coltard. C'est là qu'il a manifesté de vive voix une trace d'inquiétude :

— J'espère qu'Ay-Tek est toujours vivant. Il n'y a que lui qui sache réparer ce type de droïdes, en dehors des centres officiels.

C'est ainsi que j'ai appris la raison de notre présence ici. J'aurais aimé qu'il poursuive sur sa lancée, et m'explique la raison de *ma* présence ici. Mais ce long monologue avait dû épuiser son quota de mots quotidien : Face-de-Lune s'est abîmé dans son silence asthmatique.

On a visité méthodiquement les immenses salles de l'AbOwo, toutes brillamment éclairées et transformées en ateliers sophistiqués, mais dans un état de foutoir indescriptible, en proie à la bistouille généralisée. Je n'avais jamais vu un tel entassement au mètre carré d'outils, instruments, appareils, câbles et pièces de rechange… Le plus crade des garages martiens paraissait une clinique technologique à côté. On distinguait çà et là, émergeant de tout ce bordel, les objets en chantier : essentiellement des vaisseaux (certains étaient déjà affublés de ces excroissances buboniques qui semblaient le style de prédilection du nommé Ay-Tek), cependant une salle semblait réservée aux droïdes, cyborgs et sysex de toutes fibres, et une autre aux appareillages les plus délicats… Mais aucune trace du génial et désordonné occupant des lieux.

On a fini par le découvrir dans une minuscule cabine attenante au poste de pilotage, transformée en une salle de com et surveillance digne d'un QG du GRIS : un antre abominable, cradingue et puant, où s'entassaient les strates peu ragoûtantes d'années de vie solitaire. Ay-Tek gisait recroquevillé sur une paillasse informe, et paraissait à peine vivant.

Il était incroyablement *vieux*.

Jaunâtre, squelettique, la peau aussi ridée et crevassée que la Plaine de Barnard sur Ganymède, trois-quatre crins revêches sur son crâne décharné, ses mains crochées dans un oreiller grisonnant telles les serres tordues d'un vieux vautour déplumé – ce à quoi il faisait irrésistiblement penser.

— C'est lui, Ay-Tek ? ai-je murmuré, impressionné. Il a au moins trois cents ans, non ?

Comment ce grabataire au seuil de la mort pouvait-il régner sur de si gigantesques ateliers ?

— Non, a grogné Face-de-Lune, qui dégageait du pied une surface suffisante au sol pour s'accroupir.

Ay-Tek a entrouvert avec effort ses paupières chassieuses, dévoilant deux yeux rougeâtres, inondés de cataracte, de toute évidence aveugles – et habités d'une terreur sans nom. Il a tenté de dire quelque chose : sa bouche édentée a frémi, bavé, expectoré un râle d'agonisant.

— Ça va bien, Ay-Tek, a émis Face-de-Lune sur un ton rassurant. J'arrive à temps, hein ?

Il a ouvert la petite mallette noire qu'il avait apportée, et qui contenait un assortiment d'ampoules autoshoot diversement colorées. Il en a choisi une rose, qu'il a plantée là où il a trouvé un peu de chair, dans une fesse ratatinée du vieillard. Lequel a poussé un autre râle – j'ai cru qu'il rendait son dernier soupir.

— Là, ça ira mieux, tu verras, a murmuré Face-de-Lune.

— Qu'est-ce qu'il a ? ai-je demandé.

Question de pure rhétorique, car je voyais bien ce qu'il avait : c'était la mort ricanante, perchée sur son épaule et prête à lui bouffer son âme.

— Une oscillation temporelle, a répondu Face-de-Lune.

J'ai hoché gravement la tête. J'avais entendu parler de cette maladie, apparue vingt ans plus tôt, quand le Saut WARP a commencé à se développer. (Je vous rappelle incidemment, au cas où on vous apprendrait autre chose dans votre Uni, que ce sont les Pléiadims qui ont offert le principe du Saut aux humains, et que Sail Warp s'est contenté de l'adapter à la technologie et la physiologie humaines. Warp n'était pas l'inventeur de génie qu'on se complaît maintenant à célébrer.) Dans les années 40, le Saut n'était pas aussi bien maîtrisé qu'aujourd'hui, et souvent des vaisseaux sombraient dans des étoiles, se crashaient sur des planètes ou disparaissaient purement et simplement. Il arrivait aussi à certains d'émerger dans les périmètres d'aberrations de trous noirs, ou de rester coincés dans des microfailles temporelles : leurs pilotes s'en tiraient au mieux avec une oscillation, quand ils s'en tiraient. En 62, l'oscillation temporelle devenait rare. Mais on en mourait toujours. On n'a jamais su la guérir.

Accroupis près du grabat, on attendait que l'ampoule autoshoot fasse son effet – ces ampoules permettent de réduire l'amplitude de l'oscillation, voire de la stabiliser

pour de brèves périodes, mais ne peuvent empêcher le malade de dériver à nouveau le long de sa ligne de vie – quand les premières notes des *Anneaux* de Gitane-Titane ont éclaté dans la salle de com. Sans doute un appel Transpace.

Face-de-Lune s'est relevé non sans mal :

— Je vais répondre. Surveille-le pendant ce temps : s'il régresse trop vite, tu le shootes avec cette ampoule bleue.

Il s'est éclipsé vers l'ex-poste de pilotage et je suis resté là, indécis, partagé entre l'envie de le suivre afin d'en savoir un peu plus, et la crainte de voir ce grabataire calencher dès que j'aurais le dos tourné.

Lequel ne semblait plus du tout disposé à calencher : il reprenait des couleurs, de drus cheveux noirs poussaient à vue d'œil sur son crâne, de solides muscles gonflaient sa peau déridée, sa poitrine se développait, ses os ne saillaient plus, et des dents sont apparues entre ses lèvres grimaçantes. Ses yeux se sont ouverts, fixant le plafond d'un regard atterré.

— Hé ! On dirait que ça va mieux !

Sa tête a pivoté vers moi, mais ses pupilles dilatées ne me voyaient pas : elles étaient tournées à l'intérieur de lui-même. Il a murmuré quelque chose d'incompréhensible – ça ressemblait à un enregistrement passé à l'envers – puis s'est muré dans un silence grimaçant, tandis que son corps poursuivait sa réjuvénation. C'était assez pénible à observer, car ça ne se déroulait

pas sans douleur : Ay-Tek se tordait sur sa paillasse, sa peau rougissait et pâlissait tour à tour, les rides s'effaçaient, des poils surgissaient puis tombaient, graisse et muscles se livraient en quelques minutes une lutte de toute une vie… Il souffrait et suffoquait – et moi j'ai craqué. Il y avait sûrement quelque chose à faire, mais je ne connaissais rien à toutes ces ampoules : je suis donc sorti à mon tour pour arracher Face-de-Lune à son com, le mettre en face de ses responsabilités.

J'ai gagné l'ancien poste de pilotage, mes semelles souples foulant sans bruit le sol de softalis, et me suis arrêté sur le seuil, d'où j'entendais très bien ce que racontait Face-de-Lune à son interlocuteur. Il me tournait le dos, installé devant un Transpace commuté en mode privé. Sa voix résonnait dans la salle blanche et froide :

— … je te jure, Crass, j'ai pas pu en retrouver une seule miette. Le GRIS a fait sauter le vaisseau de Spin… Ouais, bordel, je l'ai vu !… Je sais pas comment ce gus a récupéré le droïde, pourtant… Exact. C'est pour ça que je l'ai amené, mais c'est à toi de l'interroger, non ?… (Je tendais l'oreille, curieux de savoir pourquoi Face-de-Lune m'avait amené, mais il ne s'étendait pas sur les détails.) Ouais, le droïde est en panne, et Ay-Tek est en pleine crise d'oscillation, mais dès que…

Je n'ai pas entendu la suite, car un hurlement déchirant m'a vrillé les oreilles, provenant de la piaule infecte d'Ay-Tek. Je me suis précipité…

Ay-Tek braillait sur son grabat en agitant ses petites jambes potelées. Il était tout rouge et plissé, trois tifs collés sur son crâne mou, et lançait vigoureusement son cri primal. Un cordon ombilical sortait de son nombril.

Je me suis rué sur la mallette noire, d'où j'ai extrait une ampoule autoshoot bleue. J'ai retourné avec précaution le nourrisson, qui régressait rapidement au stade fœtal, se repliait et se couvrait de placenta. Une marque rouge s'étalait sur sa fesse gauche, là où Face-de-Lune l'avait déjà piqué. J'hésitais à percer de nouveau cette peau si tendre et fragile.

Face-de-Lune a déboulé à cet instant, m'a pris l'ampoule des mains et l'a plantée dans la minuscule fesse. Ay-Tek s'est remis à vagir.

— Qu'est-ce tu foutais ? m'a engueulé le crapaud masqué. Pourquoi tu l'as laissé régresser à ce point ?

— Eh, gus, c'est *toi* sa nounou, et une nounou sérieuse ne come pas à son petit ami pendant que bébé réclame son lolo !

— Merde merde merde, a marmonné Face-de-Lune, inquiet, pourvu qu'il s'en tire, il *faut* qu'il s'en tire.

— Panique pas, regarde : l'oscillation s'inverse, on dirait.

En effet, Ay-Tek grandissait en accéléré : ses membres s'allongeaient, sa peau se défripait, de fins cheveux noirs s'étendaient sur son crâne, des dents poussaient dans sa bouche grande ouverte, bloquée sur un long

cri muet. Ses mains agrippaient la couverture crade et puante. Brusquement il s'est assis et nous a regardés. Il avait atteint l'âge de cinq ans. Il arborait une moue chagrinée et de la morve coulait de son nez.

— Papa, a-t-il émis, fixant Face-de-Lune de ses grands yeux clairs.

Je l'ai fixé à mon tour : il tremblait.

— Tu es son père ?

— Non, c'est… (Il s'est repris.) C'est pas moi.

Suant et reniflant, Ay-Tek glissait vers sa dixième année. Toujours assis sur sa paillasse, il regardait ses poils pousser autour de son zizi. Il a tiré sur le membre – qui tout à coup s'est mis en érection. Ay-Tek a souri, puis a émis un autre mot :

— Baise.

Ça l'a intrigué – il a frotté le fin duvet qui croissait sur son menton, puis nous a regardés à nouveau, avec un certain mépris du haut de ses dix-sept ans. Il a soupiré, une souffrance indicible dans les yeux – qui soudain se sont illuminés telles deux petites novæ. Ay-Tek a sursauté et hurlé – de douleur, de terreur. Il tressautait en tous sens comme s'il avait avalé un gaw-gaw de Tatooïne, sans cesser de gueuler tel un porc égorgé. J'ai vainement tenté de le maîtriser, mais le bougre était habité par une force surhumaine – d'un coup de reins il m'a envoyé valdinguer contre une cloison.

— Laisse tomber, m'a conseillé Face-de-Lune, assis au pied du lit. Il revit son accident. C'est bon signe.

Enfer de Dante, ce gus était aussi sensible qu'un bloc de glace de Triton : comment pouvait-il assister sans broncher à une telle torture ?

Ay-Tek déchirait sa couverture à coups d'ongles et de dents. Il grognait et bavait, les yeux fous, s'arrachait les cheveux, se mordait jusqu'au sang : la quarantaine semblait difficile à passer.

— Espèce de sadique, je me suis affolé, t'as pas un sédatif dans toutes ces ampoules ? Il va crever s'il continue comme ça !

Face-de-Lune a secoué la tête :

— Pas de sédatif. S'il s'endort, il dérive encore. Il doit garder le contrôle. (Il s'est levé, s'est dirigé vers la porte.) Viens. Faut le laisser reprendre pied tout seul.

Il est sorti, sans un regard en arrière. J'ai hésité – je me demandais si Ay-Tek n'allait pas tout casser dans sa piaule, ou se dévorer lui-même – puis me suis dirigé à mon tour vers la porte : il n'y avait rien à faire de toute façon, et cette cabine dégueulasse puait trop le célibataire négligé. Ay-Tek se désarticulait et se pissait dessus comme un bébé – mais à la cinquantaine bien sonnée, c'était *vraiment* insoutenable.

Au moment où je franchissais le seuil, il a bondi en l'air, m'a agrippé le bras d'une poigne d'acier, a planté dans mes yeux son regard enflammé :

— Gaffe, a-t-il grondé, si tu rien serviras, ils tuent toi.

— Hein ? Qui ?

— Le feu – la mort-lumière ! *Aaaaaaaaarrrggghh !*

Il s'est renversé en arrière en se plantant les doigts dans les yeux, puis a lancé des coups de pied en tous sens. La mallette noire a volé dans une pluie d'ampoules auto-shoot. J'ai détalé. Je ne pouvais en supporter davantage.

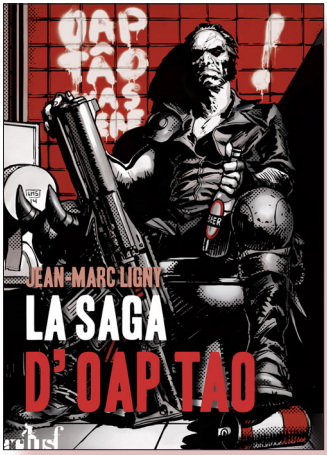
J'ai cherché Face-de-Lune dans les salles et les corridors – et l'ai trouvé au fond d'un atelier, entre une graveuse-évaporeuse et une découpeuse-maser. Cagoule rabattue, masque ôté, gandoura retroussée jusqu'au plexus, roulant ses yeux pédonculés, il appliquait sur son ventre variqueux et ballonné un diffuseur rempli de Fleur.

J'ai fui également ce spectacle morbide, et j'ai erré parmi les ateliers à l'abandon, le cœur serré d'angoisse et la tête pleine de questions informulées – sauf une seule, en leitmotiv : *qu'est-ce que je foutais là ?*

Coincé au fond d'un cimetière d'épaves aux confins de l'univers exploré, entre un cinglé pris dans les tourbillons du temps et un envapé à la Fleur déshumanisé – je commençais à regretter sincèrement d'avoir échappé à ce bon vieux GRIS si *normal*.

Fin de l'extrait.

Oap Täo, baroudeur de l'espace, va de mission en mission avec son vaisseau spatial, transportant des cargaisons pas toujours légales, se frottant aux autorités et se mettant dans des situations périlleuses. Personnage haut en couleur, plein d'un bagout délicieux, il revient entre deux voyages se poser quelques jours dans un bar de sa connaissance, perdu au fin fond de l'espace. Là l'attendent à sa grande surprise deux étudiants qui veulent faire un mémoire sur lui. L'âge avançant, il accepte de leur raconter son histoire.



Auteur culte de l'imaginaire depuis des romans comme *Inner City*, *Jihad* ou *Aqua*™, Jean-Marc Ligny imagine depuis une trentaine d'années une science fiction toujours en prise avec notre présent, qu'il aborde des questions politiques, d'environnement ou d'avenir de l'humanité.
Sur fond de questionnements autour de la robotique, *La Saga d'Oap Täo* est un roman qui va vous emmener dans les étoiles, entre plaisir et aventure, sans jamais quitter le cœur de l'humain. C'est son quatrième livre aux éditions Actusf.

À RETROUVER SUR NOTRE SITE :

En papier : 18 €
(clic)

En numérique : 6,99 €
(clic)

EN LIBRAIRIE :

harmonia mundi livre

ISBN : 978-2-917689-67-7